COMPTES RENDUS

Michel Pinault, *Gustave Flourens : un intellectuel révolutionnaire. Du Second Empire à la Commune de 1871*, Paris, L'Harmattan, 2023, 532 p.

Des années 1860 aux années 1870, Gustave Flourens sera passé de la chaire de son père au Collège de France, où il enseigne l'histoire des races et des peuples – sans préjudice des stéréotypes de l'anthropologie du temps, même s'il a foi dans l'existence d'une seule « espèce humaine » –, à un internationalisme et un universalisme célébrés en ces termes par Jenny, la fille aînée de Karl Marx, après son assassinat par un gendarme versaillais à Rueil : « Pour Flourens, il n'existait pas d'opposition de race, de couleur ou de croyance. Il ne reconnaissait aucune division au sein de l'humanité, mais seulement celle qui sépare l'oppressé de l'opprimé »¹. L'une des possibilités de lire l'ouvrage que Michel Pinault lui a consacré serait de percevoir le parcours de Flourens, parmi les chemins qu'empruntent ceux qui choisissent le camp de la révolution en 1871, comme un paradoxe et une énigme. Paradoxe si l'on considère que le fils de Pierre Flourens, savant disciple de Georges Cuvier et son successeur au Muséum d'histoire naturelle, secrétaire perpétuel à l'Académie des sciences et professeur au Collège de France qui avait su s'accommoder avec les régimes politiques du temps, aurait pu suivre son père dans une carrière scientifique et universitaire assurée, dans le domaine de la « science de l'homme » émergente dont Michel Pinault déploie minutieusement le champ agonistique au regard des institutions et de la politique. Mais celui-ci suggère aussi qu'il puisse s'agir d'un phénomène générationnel, citant Odilon Delimal évoquant la « folie sublime » de son ami « comme si l'amour des aventures, ces étranges violences d'esprit, cette hâte de penser, de jouir, de vivre n'étaient autre chose que le résultat forcé de toutes ces grandes idées propagées par nos pères »². On expliquerait par là l'athéisme et l'anticléricalisme proclamés de Gustave, la détermination de celui-ci à mettre en scène sa rupture avec le « parti théologique » et à resituer la suspension de son cours du Collège de France dans l'horizon de la lutte pour la défense de la liberté et de la science sous le Second Empire, et son engagement dans le journal *La rive gauche* en 1864, puis dans la préparation du congrès international des étudiants de Liège, auquel il s'abstient de participer pour ménager sa famille. Il faut savoir gré à Michel Pinault de restituer, à l'aide d'archives méconnues et de sources cachées, l'exil de *La rive gauche* en Belgique et jusqu'au projet de Flourens de fonder son propre journal, *L'idée vraie*, les

-
1. J. Marx (J. Williams), lettre à la rédaction de *The Irishman*, 24 avril 1871, cité dans M. Pinault, *Gustave Flourens...*, p. 68.
 2. O. Delimal, « Gustave Flourens », *La Commune*, 9 avril 1871, cité dans M. Pinault, *Gustave Flourens...*, p. 87.

conférences de celui-ci et ses relations avec les blanquistes de Bruxelles, les circonstances et les échos de la publication de son livre issu de ses cours au Collège de France : *La science de l'homme*. Gustave Flourens intellectuel engagé ? C'est peut-être ici que le *Flourens* de Michel Pinault excède heureusement la catégorie bourdivine dans laquelle il pourrait se trouver enfermé. Car l'intervention d'un intellectuel engagé peut certes être déduite de qualités supposées définir l'intellectuel comme tel ; ou bien au contraire être pensée comme l'acte de quelqu'un qui sort de sa compétence, met en défaut par sa parole et son action la machine de pouvoir qui définit ceux qui ont compétence pour parler d'un problème, se démettant de sa compétence pour faire droit à celle de n'importe qui³.

En 1865, après un exil à Constantinople de courte durée, Gustave Flourens prend part au combat des Crétois pour leur libération de la domination ottomane, objet d'un mouvement de solidarité des opposants français à l'Empire qui mobilise singulièrement d'anciens combattants de Garibaldi. Michel Pinault assigne à cet engagement la dimension d'une entrée dans l'action. Comme l'écrit Victor Hugo, « la nature l'avait fait penseur, la liberté l'a fait soldat épousant la cause crétoise et il est devenu hors la loi »⁴. Il n'aura cessé de persister toujours plus dans son engagement politique contre le régime napoléonien, est initié franc-maçon à la loge de l'Union d'Orient d'Istanbul en juin 1866, malgré sa proclamation d'athéisme, participe à distance à la fondation de *La libre pensée* avec des blanquistes notoires, signe en juillet 1867 l'appel de la Ligue internationale pour la paix de Victor Hugo, Garibaldi et Charles Lemonnier pour le Congrès international de la paix et de la liberté de Genève. De retour en France fin 1868, il collabore à *La pensée nouvelle* et au *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse, donne des conférences, fréquente les salons avancés et les réunions publiques, jusqu'à son incarcération alternativement à Sainte-Pélagie et à Mazas, puis son duel avec Paul de Cassagnac (8 août 1869). Victor Hugo lui a écrit : « Quel plus héroïque combattant que vous ! Combattant de l'idée, combattant de l'épée. Il y a un an vous étiez en Grèce, en prison. Aujourd'hui vous êtes en France, en prison. En prison en Grèce pour avoir défendu la Grèce, en prison en France pour avoir défendu la France. Défendre la liberté, c'est mériter la prison. Cher prisonnier, cher homme libre, je vous serre les deux mains. Victor Hugo »⁵. Michel Pinault accorde avec raison une grande importance à la naissance du journal *Le rappel* le 4 mai 1869, qui cristallise les plumes des vieilles barbes et une légion de vaillants et de jeunes de l'opposition républicaine (parmi lesquels Napoléon La Cécilia), et aux réunions publiques qui se multiplient à l'occasion des élections. Et il évoque la conversion de Flourens au principe de l'égalité absolue, et sa référence à une organisation communale de

-
3. J. Rancière, « Figures du témoignage et démocratie », entretien avec Maria Benedita Basto, *Intervalo*, n° 2, 2006, repris dans *Et tant pis pour ceux qui sont fatigués*, Paris, Amsterdam, 2009, p. 538-539.
 4. V. Hugo, « Pour Gustave Flourens », *L'indépendance hellénique*, 6 août 1868, cité dans M. Pinault, *Gustave Flourens...*, p. 209.
 5. Lettre de Victor Hugo à Gustave Flourens, Hauteville House, 8 juillet 1869, cité dans M. Pinault, *Gustave Flourens...*, p. 239.

la société: « Les hommes naissent tous égaux, non pas d'une égalité théorique et idéale devant la loi, mais d'une égalité réelle qui se manifeste par tous leurs actes, par toutes leurs productions intellectuelles et matérielles, par l'équivalence de ces productions. Toute la grandeur, toute la dignité humaine consiste dans cette égalité absolue »⁶, écrit Flourens. Mais peut-on en déduire pour autant en citant Althusser que Flourens, agissant désormais au terme d'une prise de conscience et d'un travail de dévoilement des réalités sociales, se rapproche désormais du type de l'intellectuel organique de la classe ouvrière⁷?

Car ce qui se donne à voir dans cette année climatérique de 1870, c'est aussi la revendication chez Flourens d'une autre manière de faire de la politique, prônant le règne véritable et réel des travailleurs au moyen d'institutions sérieusement démocratiques sous condition du principe d'égalité – entendue comme l'égalité « réelle », et non l'égalité « menteuse ». Dans les réunions publiques, Flourens peut convoquer et réhabiliter devant un public populaire, réuni salle Molière rue Saint-Martin, la figure de Cléon l'Athénien, contre la lecture respectueuse de la tradition académique que vient de faire Henri Mathorel d'Aristophane, sans préjudice d'une critique des tendances mystiques et idéalistes de Socrate et de Platon, et au profit d'Aristote intronisé figure tutélaire de la science expérimentale. Et ce n'est pas l'adhésion aux idées socialistes de Saint-Simon, Cabet, Fourier, Leroux, Proudhon ou Marx qui le constituent comme sujet révolutionnaire, sinon son action dans les combats et les tentatives insurrectionnelles auxquelles il prend part au début de 1870. Ainsi de l'occasion manquée du 12 janvier lors de l'enterrement de Victor Noir (il a voulu en vain, selon une expression de Vallès, réquisitionner son cercueil pour le service de la Révolution et faire traverser tout Paris à son convoi funèbre, mais Rochefort et le frère du défunt s'y sont opposés), et de celle du 7 février, lors de l'arrestation de Rochefort, à Belleville (où s'étant déclaré avec le public rassemblé dans la salle de *La Marseillaise* rue de Flandres, devant lequel il devait parler de Voltaire avec Rochefort, en état d'insurrection contre l'Empire, en appelant aux armes, il érige avec ceux qui l'ont suivi dans la rue une barricade au faubourg du Temple, mais l'émeute tourne court : il y aura au final plus de curieux que d'insurgés). À Belleville ? Michel Pinault remarque que la presse conservatrice avait l'habitude de qualifier les hauteurs de Belleville de « mont Aventin » inquiétant et rebelle (p. 289), attestant d'une permanence dans la philosophie populaire de la référence à la sécession des plébéiens sur l'Aventin, parfois reprise du récit de Tite-Live par Simon Ballanche en 1828 ; un Ballanche connu sinon lu par les ouvriers, comme le parquetier Louis Gabriel Gauny⁸, pour qui le mouvement d'émancipation par lequel la plèbe conquiert son humanité dans son affrontement avec le principe stationnaire patricien s'identifie au principe du progrès humain.

6. P. Flourens, « Définition de l'égalité », *La réforme politique et sociale*, 8 octobre 1869, cité dans M. Pinault, *Gustave Flourens...*, p. 259.

7. L. Althusser, « Note sur les AIE », in *id.*, *Sur la reproduction*, Paris, PUF, 1995, p. 265, cité dans M. Pinault, *Gustave Flourens...*, p. 262.

8. L. G. Gauny, *Le philosophe plébéien*, J. Rancière (éd.), 2^e éd., Paris, La Fabrique, 2017, p. 118.

L'épisode de l'exil londonien de Flourens en mars-avril 1870 peut-il se lire comme une occasion manquée pour celui-ci de se normaliser comme membre de l'Internationale, ce qu'il devient sur la proposition de son ami Karl Marx ? En tout cas à son retour à Paris, rendu à la liberté par la proclamation de la République, et retrouvant Rochefort qui le désapprouve de vouloir reprendre la révolution des peuples européens là où elle avait été arrêtée en 1848, il dirige cinq bataillons de la garde nationale de Belleville, à la tête desquels il a été élu, avec bientôt le titre – que lui conteste Trochu – de colonel. Jules Simon, ministre de l'Instruction publique dans le Gouvernement provisoire de la nouvelle République proclamée, l'écrira *a posteriori* : « Il fallait arrêter Flourens, Flourens c'était Belleville » : populaire parce qu'il avait professé en chaire l'athéisme, réputé grand général en raison de ses faits d'armes en Crète, sa popularité était au zénith et beaucoup pensèrent qu'il n'y avait qu'à le nommer général en chef pour culbuter les Prussiens »⁹. Quel rôle exact Flourens a-t-il joué avant l'insurrection de la Commune de Paris, et singulièrement dans la journée de dupes du 31 octobre ? Il est ici restitué dans sa complexité, constituant ainsi une première esquisse de l'énigme Flourens. Celui-ci entre ensuite en clandestinité, puis cherche à rejoindre ses hommes au combat malgré la menace d'arrestation qui pèse sur lui. Michel Pinault établit une autre version – conforme à la réalité – des circonstances de la dissolution le 6 décembre des Tirailleurs de Belleville qui intervient alors, mais elles sont ainsi rapportées par la presse versaillaise : « Les archers crétois de M. Gustave Flourens fuyant en désordre au bruit de leurs propres flèches auront beau faire maintenant : leur ceinture rouge a perdu son prestige (...). Il y aura bien de la colère et bien des grincements de dents contre lui sur les hauteurs saintes qui s'étendent au nord de Paris, du Moulin de la Galette au kiosque des Buttes Chaumont : mais c'en est fait maintenant de ce mont Aventin frelaté : M. Clément Thomas lui a porté le dernier coup »¹⁰. Sur ordre du général Thomas, Flourens est incarcéré à Mazas. Il en est libéré le 21 janvier par ses amis, mais doit vivre caché. Il est condamné à mort ainsi que Blanqui et deux autres accusés le 11 mars par le conseil de guerre pour ses actes lors du 31 octobre 1870. Il achève la rédaction son livre : *Paris livré*, qui sortira finalement les 2 et 3 avril, concluant sur l'affirmation réitérée que la destinée du peuple français se situe dans un avenir européen démocratique, sous condition du principe d'égalité. Michel Pinault établit avec précision son rôle dans les journées autour du 18 mars, son élection comme membre de la Commune et sa nomination comme colonel – puis bientôt à titre provisoire comme général – commandant la 20^e légion de la Garde nationale, sa participation déterminée à la sortie des Fédérés vers Versailles le 3 avril 1871, son assassinat au sabre par un capitaine de gendarmerie versaillais, tandis que la vie de Cipriani, son fidèle adjoint, est provisoirement épargnée – on trouvera parmi les papiers compromettants que ce dernier détient sur lui un portrait de Marat.

9. J. Simon, *Souvenirs du quatre septembre*, 2^e éd., Paris, Michel Lévy frères, 1874, p. 21-22, cité dans M. Pinault, *Gustave Flourens...*, p. 348.

10. *La patrie*, 19 décembre 1870, cité dans M. Pinault, *Gustave Flourens...*, p. 398.

Le livre de Michel Pinault se termine par une hésitation : comme si Flourens n'aurait peut-être pas exactement dans le personnage historique de l'intellectuel, mais se définissait autant et plus par la place qu'il accorde à l'action dans un engagement politique direct pour transformer l'ordre politique et social dominant. Parmi d'autres au parcours similaire, interrompant une carrière universitaire et des travaux érudits prometteurs pour devenir acteur de la cause de la république démocratique et sociale, il y aurait Napoléon La Cécilia, philosophe et mathématicien, philologue distingué, franc-maçon qui choisit une première fois l'épée pour se joindre à Garibaldi dans l'expédition des Mille, revient à Paris où il écrit dans *Le rappel* et épouse la secrétaire de la Société pour la revendication du droit des femmes, proche de Louise Michel, commande un corps de Francs-Tireurs pendant la guerre de 1870, se distinguant par sa bravoure dans les combats contre les Prussiens à Ablis, Châteaudun, Varize et Alençon, et devient finalement général de la Commune de Paris. Lui aussi a adhéré à l'Association internationale des travailleurs, mais sa culture est plus proche de la métaphysique néocriticiste de Charles Renouvier, où il trouve les raisons de la revendication d'une existence autre que celle imposée par l'ordre des nécessités matérielles, des formes de l'État et de la liberté des marchandises, même si comme Flourens, mais après la Commune, il fréquentera Marx à Londres, se proposant de traduire le tome premier du *Capital*¹¹.

Tous deux réinventent à chaque instant des formes nouvelles singulières de refus des compromis qui enchaînent à l'ordre existant, comme si l'enjeu de leur vie n'était pas l'horizon promis au terme du combat, mais le mouvement de reconquête de la liberté sur la servitude, et un autre temps qui pose l'absolu de l'exigence d'un autre monde possible, égalitaire, chaque jour, ici et maintenant. Ce ne sont pas les idées qui font l'histoire, ce ne sont pas les utopies qui commandent leur engagement dans la Commune, mais l'expérience de la lutte qui produit la vision d'un autre monde possible. Michel Pinault fait plus que restituer les accents singuliers de la passion de l'égalité qui traverse tous les moments de l'existence de Flourens, il propose une lecture nouvelle de la Commune de Paris qui rompt en visière avec les hagiographies militantes des partis communistes et l'historiographie de la légende nationale de la France républicaine, à travers l'énigme du « souci constant de l'action et de sa volonté d'organiser l'insurrection » de celui que Victor Hugo a nommé le « chevalier rouge ». Se donnant comme objet Gustave Flourens, que *Le Gaulois* du 9 février 1870 décrit comme un héros « qui n'a qu'un défaut, c'est de se croire toujours casque en tête et bouclier au bras. Il se fera tuer en chantant lui-même le chant de Tyrtée... », et qui avait répondu aux questions de Jenny Marx : « *quelle est votre idée du bonheur ?* : vivre, simple citoyen, dans une république égalitaire ; *le vice que vous détestez ?* : la soumission ; *votre occupation préférée ?* : faire la guerre aux bourgeois, à leurs dieux, à leurs

11. Voir P. Vermeren, *Le philosophe communex. Napoléon La Cécilia, néocantien, philologue et général de la Commune de Paris*, Paris, L'Harmattan, 2021.

héros»¹². Le beau livre de Michel Pinault a fait le récit inédit d'une existence qui est une réponse possible à la question, destinée à demeurer question : qu'est-ce qu'un communard ?

Patrice VERMEREN

*Laboratoire d'études et de recherches sur les logiques contemporaines de la philosophie
(LLCP, EA 4008)
Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis*

Lidia M. Rodríguez, *Pédagogie et révolution à partir de Freire et Cabral*, traduction de l'espagnol par Lucia Ojea, préface de Patrice Vermeren, Paris, L'Harmattan, 2023, 184 p.

L'ouvrage récemment publié par Lidia M. Rodríguez, philosophe et historienne de l'éducation latino-américaine, transcende les frontières entre le monde latino-américain et le monde africain, tous deux victimes des guerres coloniales. L'auteure réactualise ainsi les mémoires, et sa réflexion participe d'un effort de conscientisation. Elle démontre avec pertinence que Paulo Freire ne confond pas la critique pédagogique avec la critique de la société des opprimés-e-s. Au contraire, il situe la première dans la seconde. Ce disant, la pédagogie freirienne peut être vue comme une médiation dialectique entre les individus et la société. Elle doit donc favoriser la tâche éducative de « l'auto-insertion critique dans la réalité » (p. 165), c'est-à-dire la conscientisation, sans laquelle tout projet d'émancipation ne serait pas possible. C'est parce que la conscience ne se transforme qu'au travers de la praxis qu'elle est aussi un processus s'effectuant. Il s'agit bien, à cet égard, de montrer que l'être humain, en tant qu'être historique et conscient de son historicité, a cette capacité de réfléchir sur sa propre condition en vue de sa transformation. Par son appropriation critique dans la réalité, il devient capable de transformer la connaissance théorique en « action culturelle ». Par suite, la pédagogie doit être conçue comme un moyen de transformer et « comme stratégie de dépassement de la culture du silence » (p. 170). Par l'examen critique, l'individu, à la fois conscientisé et agissant, devient à même sujet-acteur de son processus d'émancipation. Il ne vit plus pour autrui, mais construit sa vie en tant qu'expérience subjective appropriée de l'existence. Il dénonce en même temps qu'il annonce (p. 178). Du reste, la pédagogie militante freirienne est, *sui generis*, une dialectique de la praxis. Le terme « praxis » acquiert chez ce pédagogue révolutionnaire deux sens indissociablement liés. Il fait référence à la relation dialogique dans la pratique éducative ; mais il désigne surtout l'action transformatrice de la société. En ce sens, l'éducation est proprement

12. I. Omura, V. Fomichev, R. Hecker, S. Kubo, *Familie Marx Privat. Die Foto- und Fragebogen-Alben von Marx'Töchtern Laura und Jenny. Eine kommentierte Faksimile-Edition*, Berlin, Akademie Verlag, 2005, p. 342-345, cité dans M. Pinault, *Gustave Flourens...*, p. 321.